

## LECTURE PSYCHANALYTIQUE DU CORPS FAMILIAL

Patrice Cuynet

In Press | « *Le Divan familial* »

2010/2 N° 25 | pages 11 à 30

ISSN 1292-668X

ISBN 9782848351933

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2010-2-page-11.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Patrice Cuynet, « Lecture psychanalytique du corps familial », *Le Divan familial*  
2010/2 (N° 25), p. 11-30.  
DOI 10.3917/difa.025.0011  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

© In Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



**C**orps familial :  
concept ou chimère  
métapsychologique ?

# Lecture psychanalytique du corps familial

---

PATRICE CUYNET

LA PLACE DU CORPOREL dans le groupe familial est tellement omniprésente qu'il est difficile d'y réfléchir. Comme tout ce qui semble aller de soi, la pensée glisse sur le ressenti d'un vécu intuitif que nous sommes tous faits de « la même pâte humaine » selon Paul-Claude Racamier (1980), mais surtout qu'un sentiment de connu, de familier tisse entre des membres d'une famille des liens psychiques inaliénables. Ce que nous appelons simplement « *les liens de sang* » s'appuie sur cette certitude imaginaire que les individus d'une même famille partagent le même corps biologique originel. Le soma se pose comme une base primordiale et intangible de la construction identitaire d'un groupe familial ; comme l'illustre bien l'expression avoir « *un air de famille* ». La reconnaissance des liens s'appuie sur le corps apparent par certains détails physiques partagés avec les autres de la famille. Cela fonde une croyance basée sur la pulsion scopique, qui met en valeur l'image spéculaire, comme référence fondatrice de l'imaginaire d'un grand corps commun fédérateur des singularités de la famille. Nous verrons qu'une dissonance entre l'apparence du sujet et celle du groupe familial peut être source de problèmes d'attachement et de reconnaissance. Nous nous interrogerons, à propos de quelles modalités le corps familial peut-il se transmettre et quels en sont les effets positifs ou négatifs sur le sujet.

Comment dans notre pratique clinique pouvons-nous approcher cette notion de corps familial et évaluer sa participation à la souffrance des familles dysfonctionnelles ?

### **Exploration de la corporéité familiale**

Sous la forme d'un clin d'œil, nous aimons illustrer « la mise en corps » de la psyché familiale en référence à une mise en bière, dans le sens où la psyché sera enchâssée dans le corporel limitatif. Tout d'abord, le corps familial se différencie du corps *dans* la famille, du fait qu'il dépasse l'objet réel du soma de chaque individu. Il nous faut accepter l'idée que la notion même de corps est déjà la représentation psychique du ressenti somatique, ce dernier étant à mettre dans le registre du réel et donc de l'impensable. Par contre, la corporéité en serait la forme psychéisée, constamment en construction dans les relations intersubjectives à l'autre, avec la famille et tous les autres groupes.

Pour reprendre une proposition de Hernando Ramírez (1995) sur l'existence d'une pulsion originnaire de complétude, nous pensons que le bébé à la naissance perd ces repères qu'il avait construits durant sa vie in utero. Ce que nous concevons comme un décontenancement, sorte de décorporation qui pousse la psyché de l'infans à la recherche d'un nouveau contenant à l'extérieur, dans la réalité. Grâce à la relation maternelle de soins et de corps à corps, la pulsion de complétude va trouver le corps vivant de la mère sous forme de holding et de handling, décrits par Donald Winnicott (1971). Cette pulsion de complétude, qui est à la recherche du corporel, permet d'abord de comprendre la psyché de l'enfant comme une tension qui cherche à s'ancrer sur tout objet extérieur bien défini et contenant. Et grâce à ces qualités, l'objet devient alors attractif pour l'émergence des premières représentations nidifiantes de la psyché. Il en va ainsi pour le corps maternel, puis pour tous les autres substituts qui offriront un réceptacle suffisant pour accueillir la corporéité. Les individus, puis les groupes restent dans une nostalgie d'un corps perdu, qu'ils ont constamment à réinventer, soit avec leur famille, soit avec la société. Ainsi la psyché retrouvera l'imgo du corps maternel dans des objets extérieurs, tels que certains meubles très contenant telle qu'une armoire à linge, ou plus vaste encore... comme une maison (ne parlons-nous pas « de corps de bâtiment » ?). Nous repérons encore ce phénomène dans des situations groupales enveloppantes favorisant les processus d'incorporation, telles que les cérémonies solennelles et les festins familiaux.

Ainsi les sensations corporelles prennent valeur de signifiant puisqu'elles sont déjà interprétées par l'appareil psychique de la mère, mais aussi dans le contexte culturel du groupe. Ce qui accueille le soma de l'enfant, c'est déjà le discours historique du groupe familial qui selon l'idéologie dominante proposera d'abord une affiliation du corps de l'enfant (Cuyenet P., 2001), pour ensuite, si tout se passe bien, une filiation avec reconnaissance de son bon droit d'avoir une place au sein de cette famille-là.

J'insiste sur les expressions métaphoriques qui sont souvent utilisées pour les phénomènes de groupe, telles que : *prendre corps, faire corps, l'esprit corps*. Elles illustrent toutes cet état de ressenti d'être unis ensemble dans un fantasme de grand corps commun. Que paradoxalement la multitude réagit comme un seul homme. Nous pouvons repérer ce fantasme quand le groupe prend conscience de lui-même dans sa phase d'illusion groupale qui génère une idéologie totalisante et peut-être même totalitaire. La famille y a recours face au danger extérieur lorsqu'elle fait fi de ces dissensions internes pour se souder contre l'attaque étrangère. Cela se retrouve encore dans la formule bien connue des mousquetaires d'Alexandre Dumas (1844) « *Un pour tous, tous pour un !* »

Les prémices de la formation du corps familial en tant que représentation contenant et délimitante se feraient à l'apparition d'un moi-peau qui recouvre le noyau syncrétique de la cellule familiale pour lui donner un lieu dans l'espace, afin que les projections psychiques d'origine extra-territoriale à chaque sujet puissent venir s'y déposer et s'y inscrire sous forme de traces pictographiques, notion définie par Piera Aulagnier (1975). Ces éléments seront nécessaires aux protopensées d'une psyché originaire du groupe familial. Car c'est par le bombardement psychique venu des psychés singulières, mais aussi de la psyché groupale (comprise comme création de l'interfantasmatisation), que le corporel deviendra vivant. Je l'entends dans le sens de Françoise Dolto (1984), lorsqu'elle parlait de la « *vivance du somatique* », c'est-à-dire d'exprimer une subjectivation par le biais d'états émotionnels, de réactions comportementales ou de conduites sous-tendues par un désir inconscient. C'est parce que les éprouvés corporels sont ressentis par les autres en écho, en résonance mimétique, qu'il y aura, par contagion psychique, des états d'être au monde semblables. Chaque bébé reçoit un héritage projectif originaire, sorte de fonds commun inconscient d'ordre familial déposé en lui. De cette toile de fond ressortira une première esquisse de représentation corporelle du soi, qui est donc de nature groupale, pour plus tard permettre qu'un moi corporel spécifique

à l'individu puisse advenir. La façon dont ce dernier vivra son corps sera déterminée d'abord par le vécu des autres qui induisent une manière d'être touché, puis une façon d'être regardé spécifique à la famille. Certaines parties corporelles seront privilégiées ou interdites selon les croyances de la mythologie familiale et de sa culture sociale.

Ainsi le corps individuel se structure sur l'image inconsciente du corps familial déjà là, puis sur les autres groupes par contamination sociale selon P. Schilder (1950). Bien sûr, les expériences personnelles vont aussi façonner le vécu corporel pour chaque sujet, lui donnant ainsi une cartographie fantasmatique originale de son corps érogène (McDougall J., 1989).

Il n'est pas possible de parler du corps sans parler d'érogénéité. Nous voulons souligner la fonction de liaison de la pulsion entre le corps et la psyché, qui selon l'expression de Freud (1914) sont des êtres mythiques, mi-somatiques mi-psychiques. Il insistera de même dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) pour signaler que le moi est corporel, il est même projection d'une surface corporelle. Ainsi la notion d'image inconsciente du corps se construit par étayage sur la pulsion qui se satisfait par les fonctions corporelles d'une part, et sur les zones érogènes impliquées dans les relations intersubjectives d'autre part. Le processus d'étayage suggère la prise d'appui sur la pulsion d'autoconservation qui lutte contre la fragmentation ou la décomposition de l'unité corporelle. Mais il faut souligner la dimension dynamique du terme anaclitique lié à l'étayage, et qui pousse le sujet vers un agrippement de l'objet, afin d'effectuer un collage primaire à son pourtour (Haag G., 1995), ce qu'Esther Bick (1968) appellera l'identification adhésive. Celle-ci par la suite permettra d'élaborer une identification projective ou introjective afin de faire du lien psychique, là où n'existait que du morcellement ou de la chute sans fin.

Si j'ai insisté sur la fonction d'étayage pulsionnel liée au corporel, c'est pour montrer à quel point la présence du corps est un socle inconscient vital pour la construction d'une représentation psychique du moi familial en tant que groupe. En effet, le groupal, c'est la multiplicité, c'est la représentation impensable d'une angoisse de rupture, de dissociation et d'éparpillement. D'où l'urgence vitale de se donner une forme unitaire, faire corps en s'unifiant dans le couple et faire du corps en produisant des enfants dans la famille.

Nous pouvons comprendre pourquoi le bébé devient l'objet narcissique privilégié des parents et des familles, pourquoi les familles

tiennent à rassembler tous leurs membres durant certaines réunions et cérémonies rituelles afin d'évaluer *leur esprit de famille*, et pourquoi elles se cherchent un lieu bien défini et investi pour pouvoir être contenues ; c'est-à-dire la maison (Eiguer A., 1983, 2004). Le corps familial prend appui sur le groupe des corps individuels, c'est dans leur réunification favorisée par des moments régressifs qu'il se régénère. Selon beaucoup d'auteurs, le fond psychique est souvent défini d'une nature groupale et syncrétique, les parties non-Moi du Moi de J. Bleger (1979), comme les noyaux agglutinés de Donald Meltzer (1975), les noyaux psychotiques de W. Bion (1962) ou encore les groupes internes de René Kaës (1993). Le fonds syncrétique de la psyché se construit simultanément sur le substrat pulsionnel individuel mais aussi dans le lien intersubjectif de la mère soutenue et contenue elle-même par l'enveloppe groupale du corps familial.

Pourtant, faisons une remarque sur la fascination que représente le corps individuel pour tout groupe, y compris pour la famille. C'est sous l'égide de son image unitaire que le corps singulier serait un attracteur de condensations pour le groupe. Ce que le sujet testera lui-même un peu plus tard dans l'expérience de la phase spéculaire du miroir décrit par Jacques Lacan (1966). Cette figuration d'*unicité* présentée par l'image du corps de l'individu, c'est ce que tout groupe cherche à ressentir pour lutter contre l'angoisse d'éclatement de fragmentation face à sa multitude. Puisque les groupes manquent de corps, selon René Kaës (1976) et Didier Anzieu (1984), grâce aux processus métaphoro-métonymiques ils se nourrissent du corps de leurs membres constituants pour créer une illusion de corps commun immortel. Bien que la cellule familiale génère du corps, comme tout groupe, elle n'est pas exempte d'angoisse de déperdition de sa masse vitale corporelle qui porterait atteinte à son narcissisme de base. Cela se produit dans les situations de crise, de maladie ou de mort d'un de ses membres. Et particulièrement si c'est un enfant qui est concerné, car c'est un projet de vie, une prolongation narcissique dans le futur qui disparaît. La fonction de constituer une famille sera comprise dans la mission de continuité et d'extension du corps familial qui nous a précédés et dont nous sommes issus.

### **La transmission du corps familial**

Nous avons repéré un temps spécifique de regroupement qui nous semble être un moment princeps pour la transmission inter et transgénérationnelle,

cette période serait celle de la naissance dans une famille que nous schématiserons en quelques points.

La naissance d'un bébé mobilise psychiquement les enjeux narcissiques des parents qui projettent leur moi idéal sur l'enfant à venir, mais aussi les deux lignées familiales qui souhaitent avoir un héritier digne de leur nom et de leur histoire. L'arrivée des enfants remet en vigueur les clauses du contrat narcissique défini par Piera Aulagnier (1975), à savoir que la dette de vie de l'individu face à sa famille est rendue par l'arrivée d'une progéniture. Mais la naissance est aussi le signal d'un décrantage temporel et d'un changement de statut au sein du corps familial : la fille devient mère, la mère devient la grand-mère, etc., elles n'auront normalement plus les mêmes fonctions.

La naissance convoque un regroupement familial afin de venir témoigner de la réalité d'un nouveau venu. Ce dernier vient déstabiliser l'homéostasie du groupe, car il représente d'une part, malgré toute la technologie médicale, un risque de mort et de souffrance pour la mère ou pour lui-même, si l'accouchement se passe mal ; et d'autre part il met en exergue l'existence des absents et des ruptures fréquentes de relations dans les familles « décomposées et recomposées ».

De manière plus inconsciente, le risque est représenté par la dimension d'inconnu qu'apporte la présence du bébé. Encore étrange ou étranger au groupe familial malgré les neuf mois d'attente, le groupe est venu se recueillir autour de lui pour décrypter et se rassurer que le nouveau venu peut être des siens. Cette phase inconsciente s'étaye sur la lecture projective du corps sémaphore du bébé. En effet chaque membre familial, qui se penchera sur le berceau, cherchera quelques signes de ressemblance, un air de famille, qui prouverait imaginativement une filiation narcissique avec la lignée. La place première que prend le corps apparent dans le discours narratif du groupe familial donne au corporel une base primordiale aux processus d'enveloppement narratif fait d'identifications projectives qui viennent favoriser l'illusion groupale et le sentiment d'élévation narcissique pour la famille. Ce travail d'interprétation fantasmatique et groupale vient plaquer une grille de lecture imaginaire sur le corps apparent du bébé et sur toutes ces réactions comportementales et somatiques. Ainsi il hérite d'un passé et des attentes qui lui fixeront d'entrée de jeu une place préconçue de préjugés. L'ombre parlée chez la mère définie par Piera Aulagnier (1975), qui n'est pas l'enfant imaginaire, et toutes les ombres transgénérationnelles des ancêtres que constitue le corps familial, viendront forger l'image inconsciente du corps du futur homme en devenir.

### Le miroir familial

Le corps unique de l'infans, en devenant la cause du regroupement familial, favorise un état hypnotique groupal d'illusion narcissique pour la famille. Son corps apparent devient une « *gestalt totalisante* » pour la multitude des regards. Les processus d'identification projective prolifèrent pour faire de l'enfant une icône fédérative du corps familial. C'est là que nous entendons fréquemment ces formules communes telles que : « *il est le portrait craché de son père, de son grand-père ou de sa mère ; il a le même front, le même grain de beauté, il a le nez des Dupont !* », ou bien, « *bon sang ne saurait mentir, les chiens font pas des chats !* ». Ainsi le corps et le comportement seront décryptés et interprétés de façon à pouvoir y déposer tous les blasons corporels des lignées maternelles et paternelles selon la conflictualité des liens d'alliance. Ce qui nous montre la prédominance de la recherche moiïque du sujet sur le phénotype corporel, alors que dans les sociétés traditionnelles l'esprit des anciens se réincarnait d'office dans le nouveau-né et pouvait même le retenir dans le monde des morts. C'est l'enfant ancêtre appelé « nit-ku-bon » dans la langue wolof du Sénégal, qui veut dire, littéralement, l'enfant qui part et qui revient.

Bien sûr, d'autres fantasmes non avouables seront présents, se référant au pacte dénégatif défini par René Kaës (1993). Ces éléments en négatifs (et pas forcément négatifs) viendront se déposer malgré la censure familiale (André-Fustier F., Aubertel F., 1991) dans la psyché de l'enfant. Ce dernier en ressentira peut-être les effets lorsque son psychisme sera plus tard en relation avec un vécu corporel marqué d'hétérogénéité ou d'étrangeté comme l'a bien souligné Gisela Pankow (1977) dans ses thérapies d'adultes psychotiques.

Devant la fascination familiale (positive ou négative) sur le corps du bébé, nous concevons que l'illusion narcissique groupale puisse rappeler le temps de jubilation du jeune enfant devant la découverte de son image corporelle dans le miroir. Par analogie la naissance dans une famille nous semblait être l'équivalent d'un stade du miroir groupal (Cuyenet P., 1994, 2001). C'est là que la famille, en se focalisant sur le corps du bébé dans sa fonction sémaphorique, se regarde et prend conscience d'elle-même. L'enfant est l'incarnation du désir d'un couple, mais aussi de deux lignées qui se reconnaissent en lui dans le meilleur des cas. Le nouveau-né devient le plus souvent dépositaire du moi idéal de la famille pour peu que son corps offre suffisamment de similitudes avec les images inconscientes du corps familial. Nous sommes sur le versant positif de la transmission

inter et transgénérationnelle. Le stade du miroir familial ouvre un espace transpsychique, véritable lieu de dépôt d'un legs transgénérationnel venu des ancêtres, éléments non mentalisés qui s'incorporeront chez le futur sujet. Cet héritage corporel peut s'envisager sous la forme d'une image du corps groupale ou d'une enveloppe généalogique (Granjon E., 1996) comprise comme constituée par le plus petit dénominateur commun de toutes les caractéristiques des corps vécus.

La contrepartie de cette épiphanie serait lorsque le dénégatif est mis d'emblée en lumière par le corps de l'enfant, bloquant ainsi les projections narcissiques d'appropriation du groupe famille. C'est le cas du handicap, des malformations physiques et même du sexe non désiré. Puisque le groupe est condamné à investir selon Piera Aulagnier, car si le bébé est tributaire de sa famille pour vivre, celle-ci doit aussi s'en remettre à l'enfant pour perpétuer sa lignée et son idéal dans le futur. Il n'est donc pas surprenant que l'ambivalence inconsciente soit présente face au bébé qui incarne autant d'enjeux pour le futur.

C'est encore sur le corps que le groupe familial va tester la fiabilité de ses investissements affectifs. Nous en retrouvons des signes dans le passé où il existait des rites ordaliques selon A. Van Gennep (1909), qui vérifiaient les capacités du bébé à survivre à des épreuves de danger, avec, bien sûr, la bénédiction de Dieu ! (Coutume du XIX<sup>e</sup> siècle en France). C'est au niveau du registre archaïque du syncrétisme que se situe cette transmission, dont la loi serait : la partie vaut le tout. Donc si le corps du bébé est rassurant, alors le corps familial pouvait par mimétisme s'investir en lui. L'enfant devient du même coup le contenu et le contenant de sa famille. Cette figure d'inclusions réciproques rappelle les travaux de Sami Ali (1984), où le corps est le schéma de tous les schémas ; la réalité extérieure est conçue comme une projection du monde interne du corps vécu.

L'esprit de corps de la famille sollicité à la naissance sera présentifié par les liens isomorphiques au corps du bébé. Si celui-ci tombe malade, c'est l'image du corps familial qui se présente comme atteinte dans son intégrité, soit structurale, soit fonctionnelle.

*A contrario*, des failles dans le corps familial représentées par des zones forcloses, non interprétables peuvent venir s'exprimer chez l'enfant comme porteur de symptômes, bien repéré par la théorie systémique comme fonction de bouc émissaire.

L'étude du corporel dans la famille révèle l'importance des liens psychiques tournés vers le pôle isomorphique qui pousse les membres

vers la ressemblance et l'identique. Mais à vouloir trop s'en rapprocher dans la fusion, les sujets s'y enliseraient. Nous pouvons pourtant dire que la nature des liens syncrétiques est utile au sentiment de partager avec les autres une même origine commune favorisant en cela le sentiment de familiarité et de solidarité. Ceci constitue une toile de fond sur laquelle notre individualité pourra émerger, grâce à d'autres liens tenus par le pôle homomorphe qui favorise la séparation et la différenciation. Partant de ce principe, nous devons nous interroger sur quel type de matrice fondamentale peuvent se construire les futures générations qui ont connu davantage la destructuration du fait des divorces, de la monoparentalité ou des recompositions multiples de certaines familles.

L'image inconsciente du corps familial sera constitutive de celle de l'individu, et fera résurgence lorsque lui-même réinventera sa propre famille. C'est ce que nous repérons dans les répétitions de conflit à chaque génération. Les familles rejouent à leur insu des secrets, du non pensable légué au niveau du corporel, où seule l'interaction ou la somatisation reste une voie de décharge des affects sans nom. Nous avons vu que l'image du corps détient la groupalité psychique, liée à l'espace de regroupement intersubjectif qui permet une régression psychique – sorte de rêve ou de holding onirique selon Didier Anzieu (1984) ou André Ruffiot (1985, 1990) au moment de toute crise liée à un changement positif ou négatif (naissance, décès). L'image du corps prend forme et donne corps à l'esprit de famille, car elle précède tout individu en lui présentant un prétexte déjà « historisé » dans la transmission intergénérationnelle d'une part, et d'autre part, des restes bruts, énigmatiques, liés à l'héritage transgénérationnel, devront être hébergés à l'insu du sujet, pour autant qu'ils ne se réaniment pas sous forme de présences fantomatiques parasitant le corps et la psyché de son hôte (Abraham N., Torok M., 1978).

Malgré la tyrannie du corps biologique omniprésent dans le groupe famille, la dimension symbolique de la fonction mythopoétique soutenue par le discours idéologique aidera chaque sujet à trouver sa juste place dans la constellation familiale. D'où la prise en compte de certains signifiants fondamentaux tels que le prénom, le nom et date de naissance et autres signifiants spécifiques à chaque membre. Le corps familial devient alors une représentation symbolisable qui fixe les repères identitaires dans l'espace et le temps générationnel.

### Image inconsciente du corps familial

Nous reprenons l'idée que l'image du corps est un organisateur de la famille, comme Didier Anzieu (1984) l'avait pensé pour le groupe. Mais la famille est un groupe spécifique par les liens psychiques qui le structurent : à savoir le lien d'alliance, le lien de consanguinité, le lien de filiation et le lien avunculaire dans le système matrilineaire. C'est particulièrement sur les liens de consanguinité et de filiation que l'interdit de l'inceste s'est installé depuis fort longtemps. Actuellement le droit juridique en fait une preuve lorsqu'il s'autorise d'une demande des tests génétiques pour justifier un lien de parenté. Mais nous savons aussi que la fonction et la place symbolique de père s'installent psychologiquement dans les relations de soins et de permanence auprès de celui qui n'est pas obligatoirement sa propre progéniture.

J'ai par ailleurs proposé plusieurs types de grille de lecture de cette image du corps familial (Cuynet P., 1992, 2005, 2010) ; aujourd'hui nous optons pour celle qui s'appuie sur les registres : du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Au niveau du réel, la famille, à la différence des groupes artificiels, souffre d'un surplus de corps biologique réel du fait des liens de consanguinité et des ressemblances morphologiques qui sont à l'œuvre pour générer la certitude du lien. Nous sommes alors dans une filiation narcissique de corps pour corps dans l'ordre de l'identique et d'une pure reproduction filiative. De plus, le regroupement dans l'espace sur un lieu déterminé et bien délimité que représente la maison favorise la contiguïté des corps individuels pour redonner un moi-peau familial enveloppant, fait comme un patchwork. Une enveloppe groupale délimite alors un espace d'intimité familiale. Cela peut s'étayer sur des éprouvés sensoriels peu mentalisés tels que : l'odeur corporelle, la couleur où le grain de peau, une sonorité de voix ou un accent particulier ; enfin toutes sortes de signes tangibles spécifiques à la famille, que nous percevons intuitivement et qui s'imposent à nous, lorsque nous la rencontrons.

Dans le registre de l'imaginaire, la production fantasmatique tourne autour d'un vécu de corps commun, qui serait une élaboration métaphorométonymique de l'organisme individuel, que nous retrouvons illustrée dans les expressions : « *Il est la tête pensante de la famille, c'est mon bras droit.* » Selon l'approche de Gisela Pankow (1977), il y aurait un rapport dialectique entre la partie et le tout. Dans la tyrannie des collusions inconscientes, nous pouvons retrouver des effets d'hystérisation de certains

membres qui se mettent en scène au nom du groupe familial et qui se font porte-symptômes de la problématique des autres. Ce que René Kaës (1993) appelle la fonction phorique dans les groupes.

Enfin dans la dimension symbolique, l'accès à la parole permet un discours de la famille sur elle-même et qui trouve son identité selon sa propre mythologie en respect avec la loi de sa culture. La présence du corporel y est sublimée à travers des rites de passage encore très vivaces dans les sociétés traditionnelles. Ainsi, les scarifications, les tatouages sur la peau des individus signent leur appartenance identitaire au grand corps familial clanique.

### **Fonctionnalité de l'image du corps**

— *Du point de vue topique*, l'image du corps oscille entre deux pôles de tension groupale, le but isomorphique où tout se fige dans une même tété d'être, et le but homomorphique où tous les éléments se différencient jusqu'au risque du chaos. L'image du corps est l'organisateur qui relie ces deux extrêmes dans un mouvement de liaison changeante. Elle a une structure groupale car elle fait tenir ensemble des éléments malgré leur conflictualité. Comme l'a souligné Gisela Pankow, elle reprend la double fonction de localiser les parties dans le tout d'une part mais aussi d'être porteuse de contenu de sens qui donne à la représentation une signification symbolique. Comme le remarque très bien René Kaës (1993, p. 139) « l'image du corps est le lexique premier de tous les énoncés du lien groupal ».

— *D'un point de vue économique*, l'image du corps familial travaille l'énergie psychique de ses membres autour du pôle isomorphique pour fédérer un moi psychique groupal dont l'axe gravitationnel serait l'origine commune d'un même corps ancestral. En retour, l'image du corps familial recharge libidinalement les Moi de chacun de ses membres. Ils en ressentent une plus grande force et confiance de soi face aux dangers de la réalité extérieure et de l'étranger. Elle surinvestit de certitude le lien d'attachement au groupe familial et déplace dans l'espace intersubjectif la conflictualité.

— *La dimension dynamique* du corps familial peut s'envisager au travers de la rythmicité et de sa mouvance figurative. C'est-à-dire selon les variations et les déformations de son enveloppe groupale. Nous pouvons évoquer la capacité de résilience ou de mémoire de forme de base du corps groupal lorsque les familles subissent des accidents ou des traumatismes

dans la vie, et sont suffisamment fonctionnelles pour arriver à résister à l'hémorragie ou à l'éclatement. La résistance et la souplesse du « moi-peau » familial (Anzieu D., 1985), ainsi que les capacités de sublimation de l'appareil psychique groupal, ont évité que le contenu psychique se perde à l'extérieur. D'un point de vue dynamique, nous pouvons envisager le corps familial comme une structure de liens psychiques, qui serait dynamisée par une conflictualité entre *des forces centrifuges et centripètes*. Ainsi l'enveloppe familiale subit des variations de configuration selon les conflits. Nous en donnerons rapidement quelques exemples autour de la perte d'homéostasie de la cellule famille : à l'arrivée d'un bébé et la prise d'indépendance de l'adolescent.

1) Dans le premier cas, comme nous l'avons déjà exprimé, l'arrivée d'un nouveau-né dans une famille déclenche un ensemble de pulsions d'ordre centripète qui investit l'objet nouveau afin que chacun puisse s'y reconnaître. Il y a une sorte de condensation qui intensifie les liens transpsychiques à travers des phénomènes d'incorporation. La famille fait corps en se rétractant autour d'un des siens.

2) À la période de la puberté et de l'adolescence, la sexualité liée aux changements du corps rend les échanges intrafamiliaux étouffants et sclérosants dangereux, tous les signes de rapprochement physique suscitant des fantasmes incestueux interdits. En contrepoint, l'idéologie familiale veut maintenir son emprise sur la pulsionnalité du corps de l'adolescent, et éviter un fantasme groupal de déperdition.

Il est alors révélateur de connaître les modalités et le climat affectif des départs des adolescents de leur famille. Car cela nous montre dans quelle dynamique se trouve le corps familial. Nous avons décrypté trois possibilités : la fidélité, le compromis, et enfin la rupture.

Ce que nous appelons « *la fidélité* » et que l'on nomme encore « syndrome de Tanguy » serait une prise d'indépendance relativement tardive, sans heurts et très accompagnée par les parents. C'est même eux qui installent l'adolescent dans un endroit investi par eux, quitte à le meubler. C'est une sorte de simple substitution de lieu, car souvent les parents gardent une clé et se permettent même de rentrer dans le logement à l'improviste comme chez eux. Le lien téléphonique fonctionne comme une sorte de cordon ombilical. Il y a donc une réduplication du corps familial à l'extérieur.

Pour ce qui est du « *compromis* », il y a eu une demande énoncée par l'adolescent et relativement entendue, tout en suscitant des discussions

face aux craintes parentales de séparation. Mais des compromis sont trouvés et le jeune a la possibilité de créer lui-même son propre lieu et d'acquérir ainsi une certaine autonomie. Ce qui n'empêche pas certains objets familiaux d'être rapatriés dans le nouvel habitat, le corps familial restant une référence rassurante.

Enfin pour ce qui est d'une « rupture » violente de l'adolescent avec sa famille qui prend souvent l'aspect d'une fugue ou d'un arrêt des contacts après une dispute violente ou une longue incompréhension. Cette violence est souvent accompagnée de l'impensable qui offre l'image d'un corps familial porteur de zones arrachées par le disparu. Souvent la famille vivra dans le non-dit, le secret ou la honte de l'événement.

À travers ces exemples, nous concevons la tension pulsionnelle entre le corps individuel et le corps familial selon une dynamique de forces centrifuges et centripètes, qui génèrent une pulsation rythmique de l'enveloppe familiale entre dilatation et rétractation.

Les forces pulsionnelles centripètes favorisent un mouvement de rétractation par la condensation autour de la corporéité commune. Alors que les forces centrifuges poussent le narcissisme vers la conquête des objets extérieurs, elles dilatent et exportent l'image du corps familial.

### **Conclusion :** **vers une méthodologie projective du corps familial**

Pour terminer cet exposé, nous voudrions donner deux illustrations de recherches cliniques sur le corps familial. Pour aborder la notion d'esprit corps de la famille qui reflète l'image inconsciente du corps familial, nous avons proposé d'utiliser le dessin libre de l'arbre généalogique (Cuynet P., 2007, 2005, 2004) construit spontanément avec la famille réunie. Ce que nous avons nommé la génographie projective familiale. Je tiens à la différencier de ses faux amis que nous retrouvons dans le génogramme libre ou pas (Lemaire-Arnaud 1985) élaboré principalement par l'approche systémique. La théorisation de ce dessin groupal s'appuie sur les processus de projection et d'interfantasmatisation spécifique au groupe et à la famille mis dans une situation régressive et onirique liée aux processus thérapeutiques repérés par les psychanalystes tels que G. Haag (1995), R. Kaës (1993), D. Anzieu (1993), et A. Ruffiot (1990). C'est donc sur un écran projectif que nous découvrons progressivement la trame d'une configuration de liens inconscients dans l'intersubjectivité des membres, mais aussi dans la *dimension diachronique* des imagos

transgénérationnelles ancestrales. La structure formelle du dessin répond aussi aux processus primaires de déplacement et de condensation. La famille, dans l'urgence de se projeter sur la feuille blanche, se donne un corps de rêve en revisitant sa galerie de portraits, c'est un travail de re-création mythopoétique.

Le deuxième accès à l'image du corps familial se jouerait sur *l'axe synchronique* du « ici et maintenant » à travers les interrelations de contenant spatiaux que représentera le dessin d'une maison imaginaire rassemblant toute la famille (Cuynet P., 1996, 2002, 2007, 2010). Toujours tiré d'une pratique psychothérapique familiale, c'est devenu une vaste recherche, non encore terminée, pour aboutir à une épreuve projective groupale spécifique à la famille. Nous souhaitons que cette épreuve puisse aider rapidement les psychologues à évaluer certaines fonctionnalités de la famille. Nous partons de l'hypothèse que le corps familial serait en étayage sur l'habitat réel selon ses propres failles fantasmatiques. L'investissement libidinal de l'espace familial est créé par la projection de l'image du corps groupale. Ainsi le sentiment de familiarité, que l'on trouve dans la notion de chez soi, ne peut-il s'établir que lorsque chacun a pu y déposer une partie fondamentale et syncrétique de son corps familial. C'est-à-dire un sentiment de continuum temporo-spatial générateur de sécurité. Notre habitat s'offre comme « *objet trouvé créé* » pour la projection d'un moi-peau périphérique (Anzieu D., 1993), qui délimite un dehors et un dedans, espace intériorisé qui contient nos pensées sous forme d'objets psychésés. Par cette fonction de pare-excitation, l'habitat a une délégation de protection de notre intimité chaque fois que nous le quittons. Nous comprenons mieux alors en quoi le cambriolage est souvent vécu comme un viol psychique pour « *l'habitat intérieur* » défini par A. Eiguer (1983, 2004).

Par l'épreuve projective du dessin familial d'une maison imaginaire, que nous nommons *spatiographie familiale*, cela permet une représentation de l'image du corps de la famille dans sa version dynamique d'une configuration dialectique entre la partie et le tout. Ce qui expliquerait théoriquement certains constats qui nous montrent la liaison entre la destruction de l'habitat et la décompensation psychique ou somatique de ses habitants. Notre hypothèse psychopathologique serait que, selon le degré de besoin d'étayage du corps familial sur son enveloppe réelle qu'est la maison, celui-ci s'expose plus ou moins grandement au risque de déstructuration et de décompensation psychique et psychosomatique, si l'habitat réel est attaqué.

Cette approche diagnostique dans un premier temps s'ouvre vers une nouvelle compréhension de l'aspect groupal d'une psychosomatique familiale.

La mise en perspective d'une dimension intersubjective et générationnelle dans la notion de corps familial comme lieu d'expression nous permet de penser à une approche groupale des maladies psychosomatiques. En parallèle aux maladies héréditaires, il y aurait en effet des maladies à héritage. Les modalités de propagation et de transmission seraient encore à élaborer. Mais l'on peut penser aux mécanismes d'incorporation, de mimétisme, de projection et d'identification, qui sont déjà des éléments pouvant nous mettre sur la piste d'une compréhension transpsychique de la maladie ; celle-ci pourrait, paradoxalement, être une garantie d'identité et de filiation pour les individus.

### Bibliographie

- Abraham N. & Torok M. (1978), *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1987.
- André-Fustier F., Aubertel F. (1991), « La spécificité de la chaîne associative familiale », in *Processus associatifs dans le groupe*, n° 17, *Société française de psychothérapie psychanalytique de groupe*, p. 107-117.
- Anzieu D. (1984), *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod.
- Anzieu D. (1985), *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod.
- Anzieu D. (1993), « Le Moi-Peau familial et groupal », *Gruppo*, 9, Apsygée.
- Aulagnier P. (1975), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1986.
- Bick E. (1968), « Expérience de la peau dans les relations précoces », Coll. *Exploration dans le monde de l'autisme*, Payot, 1987, p. 240-244.
- Bion W.R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 1979.
- Bleger J. (1979). « Psychanalyse du cadre psychanalytique », in *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod, p. 253-274.
- Cuynet P. (1992), « Penser le corps », *Revue Perspectives Psychiatriques*, 33/III, p. 133-137.
- Cuynet P. (1994), « Le corps sémaphorique et le corps familial », in *Aux sources du corporel*, *Revue française de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 22, Érès, p. 131-143.
- Cuynet P. (1996), « La maison de rêve », in *Image du corps, du groupe à la famille*, Actes Colloque APFC, p. 117-121.
- Cuynet P. (2001), « Le stade du miroir familial », in *Identification dans les groupes*, in *Revue Société Française de psychothérapie psychanalytique de groupe*, Érès, p. 127-137.
- Cuynet P. (2002), « Image du corps et habitat », in *L'espace, Perspectives Psychiatriques*, vol. 40, 5, EDK, p. 364-370.

- Cuynet P. et Mariage A. (2004), « Le dessin de l'arbre généalogique comme épreuve projective », in *Le Divan familial*, 13, Paris, In Press.
- Cuynet P. (2005), « L'image inconsciente du corps familial » in *Les métamorphoses familiales*, in *Le Divan familial*, 15, Paris, In Press, p. 43-58.
- Cuynet P. et Mariage A. (2010), *Corps en famille*, In Press, p. 183.
- Dumas A. (1944), *Les trois mousquetaires*, Paris, Gallimard, (2001).
- Dolto F. (1984), *L'image inconsciente du corps*, Paris, Le Seuil.
- Eiguer A. (1983), *Un divan pour la famille*, Paris, Éd. Centurion-Paidós.
- Eiguer A. (2004), *L'inconscient de la maison*, Paris, Dunod.
- Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.
- Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973.
- Granjon E. (1996), « Corps en famille », in *Image du corps, du groupe à la famille*, Actes du colloque APFC, p. 63-82.
- Haag G. (1995), « La constitution du fond dans l'expression plastique en psychanalyse de l'enfant », in *Le Dessin dans le travail psychanalytique avec l'enfant*, Paris, Érès.
- Kaës R. (1976), *L'appareil psychique groupal*, Paris, Bordas.
- Kaës R. (1993), *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod.
- Kaës & Coll. (1993), *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.
- Lacan J. (1966), *Écrits*, Paris, Le Seuil.
- Lemaire-Arnaud E. (1985), « Utilité du génogramme pour la mise à jour des phénomènes transgénérationnels », revue *Dialogue*, n° 89, Héritage et filiation, p. 3-7.
- Mariage A., Cuynet P. (2007), *Corporéité et Famille*, Éd. PUFC, p. 237.
- McDougall J., 1989, *Théâtre du corps*, Paris, Gallimard.
- Meltzer D. & coll. (1975), *Exploration dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1981.
- Pankow G. (1977), *Structure familiale et psychose*, Paris, Aubier-Montaigne, 1983.
- Racamier PC. (1980), *Les schizophrènes*, Paris, Payot.
- Ramírez H. (1995), « Pulsions originaires de complétude et corps groupal », in *Aux sources du corporel*, RFPPG, n° 25, p. 71-82.
- Ruffiot A., Eiguer A. (1981), *La thérapie psychanalytique familiale*, Paris, Dunod.
- Ruffiot A. (1990), « Holding onirique familial », in *Gruppo*, 6, Apsygée, p. 118-121.
- Sami-Ali M. (1984), *Corps réel, corps imaginaire*, Paris, Dunod.
- Schilder P. (1950), « L'image du corps », Paris, Gallimard, 1968.
- Tustin F. (1981), *Les états autistiques chez l'enfant*, Paris, Le Seuil, 1986.
- Van Gennep A. (1909), « Les rites de passage », Picard, 1981.
- Winnicott D.W. (1971), *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.
- Winnicott D.W. (1971), « Le corps et le self », in *Les Lieux du Corps, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 3.



## RÉSUMÉ

---

«Lecture psychanalytique du corps familial.» L'auteur propose de définir la notion de corps familial à partir d'une clinique du corps, sur laquelle peut s'étayer un processus spécifiquement groupal. L'impact du lien corporel dans la famille donne des certitudes nécessaires à toute construction identitaire du groupe et de ses membres. Il expose ensuite les aspects protéiformes du corps familial, selon les étapes évolutives de la cellule familiale. Il aborde l'image inconsciente familiale selon des modalités projectives spécifiques à la thérapie familiale : le dessin libre de l'arbre généalogique et de la maison imaginaire.

## MOTS CLÉS

---

Miroir groupal — Corporéité — Transmission — Image du corps — Interfantas-matisation.

## SUMMARY

---

"A Psychoanalytical Lecture of the family body." The Author shall define the notion of family body, starting from a clinical analysis of the body, upon which one can specifically build a group process. The impact of the corporeal link of the family lends necessary belief for any identity of the entire group and its' members. He shall uncover the protean aspects of the family body, according to the progressive stages of the family unit. He shall approach the family image in the unconscious according to specific projective modalities in family therapy ; free drawing of the family tree and the imaginary house.

## KEYWORDS

---

Groupal mirror — Corporeity — Transmission — Body image — Interphantas-matisation.

## RESUMEN

---

«Lectura psicoanalítica del cuerpo familiar.» El autor define la noción de cuerpo familiar a partir de un estudio del cuerpo, sobre el cual puede apoyarse un proceso específicamente grupal. El impacto del vínculo corporal en la familia da la certeza necesaria a toda construcción de la identidad del grupo y de sus miembros. Expone luego los aspectos proteiformes del cuerpo familiar, según las etapas evolutivas de la célula familiar. Aborda la imagen inconsciente familiar según modalidades específicas a la terapia familiar ; el dibujo libre del árbol genealógico y de la casa imaginaria.

**PALABRAS CLAVE**

---

Espejo grupal — Corporalidad — Transmisión — Imagen del cuerpo — Interfantasmaticización



**PROFESSEUR PATRICE CUYNET**  
*professeur de clinique et psychopathologie,*  
*université de Besançon*  
*psychanalyste familial, SFTFP*  
12, rue Cuvier  
25000 Besançon